

de courir au plus tôt vers elle, de la revoir et de l'embrasser encore.

Aussi à peine fut-elle debout, encore toute pâle de la nuit blanche qu'elle venait de passer, que sa première pensée fut pour se dire :

— Oh ! oui, j'irai vers toi, mon Yvonne... j'irai vers toi, sœur chérie !

Elle prit sur sa table une lettre que, la veille au soir, son père lui avait fait remettre au moment de partir, et d'un coup d'œil la parcourut rapidement encore une fois.

Cette lettre, ou plutôt ce billet, ne contenait que ces mots très laconiques :

“ Je m'absente pour quelques jours ; ne soyez pas inquiète.”

Et sans s'étonner davantage ni chercher ce qu'il y avait d'étrange et de mystérieux dans cette soudaine absence du baron, Adrienne s'était mise en route pour la maison de santé où elle croyait avoir le triste bonheur de retrouver Yvonne.

Mais, chemin faisant, pourtant, son front s'était tout à coup assombri et une profonde mélancolie s'était emparée d'elle.

C'est qu'elle venait de ressonger à l'horrible scène qu'elle avait eue, la veille, avec le baron de Chancel ; c'est qu'elle venait de se rappeler avec quel air terrible et quel regard menaçant il lui avait défendu de retourner à Fontenay-sous-Bois ; c'est qu'enfin elle venait de se dire que c'était peut-être la dernière fois qu'elle allait voir Yvonne et que le baiser qu'elle lui donnerait serait peut-être son dernier baiser !

Et à cette seule pensée qui lui déchirait le cœur, Adrienne tressaillait, toute pâle, tandis que de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

Car elle avait toujours très profondément, très tendrement aimé cette sœur aînée. Car même pendant les longues années qu'elle avait été séparée d'elle, elle n'avait jamais passé un seul jour sans évoquer son souvenir. Car maintenant qu'elle n'ignorait plus pourquoi elle avait été chassée de la maison paternelle et pourquoi elle était répudiée par le baron, son affection, loin de s'affaiblir, s'augmentait encore, si c'était possible, de toute l'immense pitié qu'elle sentait pour elle au fond de son cœur.

Cependant la voiture qui avait continué de filer toujours de la même allure rapide venait de s'engager depuis un moment déjà dans Fontenay-sous-Bois.

Et la jeune fille restait de plus en plus plongée dans ses amères pensées quand, tout à coup, elle eut un vif mouvement de surprise.

Les chevaux venaient de s'arrêter brusquement, et Adrienne, ayant mis vivement la tête à la portière, aperçut toute une foule qui barrait la route.

Il devait sans doute s'agir de quelque accident, car tous les gens qui s'étaient rassemblés là étaient pâles d'émotion, tandis que quelques-uns, tout en parlant, montraient la maison de santé que l'on apercevait à deux ou trois cents mètres de là.

Alors, sans savoir pourquoi, Adrienne sentit une atroce inquiétude, une mortelle angoisse lui serrer le cœur.

Sans savoir pourquoi, elle eut comme le pressentiment que ce malheur devait l'atteindre.

Aussi, comme la foule avait enfin fini par s'écarter et que le cocher allait continuer sa route, l'arrêta-t-elle vivement d'un geste.

Puis, faisant signe à une jeune fille qui se trouvait tout près d'elle de vouloir bien s'approcher :

— Qu'est-il donc arrivé, mademoiselle ? lui demanda-t-elle toute anxieuse.

— Oh ! un bien triste accident, madame, répondit vivement la jeune fille, avec un frémissement d'émotion. C'est un jeune garçon que l'on a trouvé tout à l'heure étendu sur la route... là à peu près à l'endroit où vous êtes... et qui, à cette heure, est peut-être mort, le pauvre petit :

— Mort !

— Oh ! c'est probable, car lorsqu'on l'a relevé il ne donnait plus signe de vie....

— Oh ! mon Dieu !... Et cet enfant d'où est-il ? d'où venait-il ?

— On n'en sait rien, madame, personne ne le connaît. Cependant il y a des gens qui disent qu'il devait venir de cette maison que vous voyez là-bas....

— De la maison de santé !

— Oui, madame... Ces gens croient que c'est le fils d'une de ces malheureuses femmes... d'une de ces pauvres folles que vous avez dû peut-être entrevoir en passant devant la grille.

Adrienne était devenue plus blanche qu'un linge.

— Maurice !... Oh ! mon Dieu !... serait-ce Maurice ! s'écria-t-elle.

— Vous dites, madame ?

— Rien !... Rien !... Merci !... Eh ! partez, Jean, partez vite !...

Et tandis que la voiture repartait comme un trait, de plus en plus tremblante, de plus en plus frissonnante, Adrienne murmurait encore :

— Maurice !... Serait-ce Maurice !

Aussi à peine les chevaux s'étaient-ils arrêtés que déjà elle avait mis pied à terre, que déjà elle s'élançait dans le parc, folle d'inquiétude et d'anxiété.

Puis, s'adressant à la première infirmière qu'elle rencontra :

— Monsieur le directeur ? demanda-t-elle, pouvant à peine parler. Dites-lui que c'est moi, Mlle Adrienne... Mais dépêchez !... dépêchez, je vous en prie !...

— C'est que M. le directeur n'est pas ici en ce moment, répondit l'infirmière qui paraissait visiblement embarrassée.

— Pas ici ?

— Non, M. le directeur est chez un de nos voisins... chez M. le comte de Belleruche.

Mais Adrienne était si troublée que ce nom-là qui, en tout autre moment, n'aurait pas manqué de la frapper, passa pour elle inaperçu.

— Mais il ne tardera sans doute pas à rentrer, reprit vivement l'infirmière. Et, tenez, je crois que je le vois, ajouta-t-elle en montrant la porte. Oui, c'est lui !... Au revoir, mademoiselle !

Et lestement, elle s'esquiva.

En apercevant Adrienne, qui d'un bond s'était précipitée à sa rencontre, le docteur Laval ne put réprimer un tressaillement.

— Quoi ! c'est vous ! s'écria-t-il. Venez !... venez !

Puis, l'ayant entraînée à l'écart :

— Pourquoi êtes-vous venue ? dit-il, avec un accent plein de tristesse, et surtout venue en un pareil moment... venue quand vous risquez, quelques minutes plus tôt, d'avoir sous les yeux le spectacle de ce pauvre enfant... de ce pauvre Maurice qui va peut-être mourir !...

— Mourir ! s'écria Adrienne avec épouvante. Ah ! c'était donc vrai !... c'était donc de lui que j'avais entendu parler !...

— Oui, c'était vrai !... Oui, c'était lui !... Oui, Maurice va peut-être mourir par la faute de votre père !...

Mais elle venait de se redresser si brusquement et elle le regardait avec une telle surprise que, de nouveau, il tressaillit.

— Par la faute de mon père ! s'écria-t-elle, toute saisie. Que s'est-il donc passé ?... Que voulez-vous dire ?

— Comment ! Vous ne savez rien ?

— Rien... absolument rien... je vous le jure !

— Yvonne ?

— Yvonne ?... Je venais la voir....

— Ici !

— Oui, docteur... Oh ! vous m'effrayez !... Pourquoi me regardez-vous ainsi ?... Oh ! je vous en supplie, parlez !... parlez vite ! Où est Yvonne ?

Et, cachant sa tête dans ses mains, la jeune fille éclatait en sanglots.

— Si elle n'est pas chez vous, répondit vivement M. Laval, si elle n'est pas à Paris dans l'hôtel de M. de Chancel....

— Non, docteur !... Non, docteur !

— Alors, ma pauvre enfant, que voulez-vous que je sache ?... Que voulez-vous que je vous dise ?... M. le baron est venu la reprendre hier soir....

— Hier soir !

— Vers onze heures.

— Et vous l'avez laissée partir !... Et vous n'avez pas dit à mon père....

— Je lui ai dit tout ce que ma conscience et tout ce que l'intérêt que je porte à votre malheureuse sœur me faisaient un devoir de lui dire, interrompit le docteur. Mais je me suis heurté à un tel parti pris de ne rien vouloir entendre que j'ai bien été obligé de céder et de me taire....

— Hier soir ! répétait tout bas Adrienne.

Et, brusquement, une lumière se fit dans son esprit.

N'était-ce pas la veille au soir que le comte de Guérande était venu à l'hôtel de Chancel ?... N'était-ce pas la veille au soir que ce misérable avait eu avec le baron un nouveau conciliabule ?

Et quand elle croyait qu'il ne s'agissait que d'elle, que du moyen de vaincre sa résistance et de la forcer à contracter cette infâme union qu'elle repoussait avec tant de force et tant d'horreur, c'était contre Yvonne que ces deux hommes conspiraient... c'était contre Yvonne qu'ils ourdissaient quelque infernale trame !

Mais pourquoi ?... pourquoi ?... A quelle sinistre arrière-pensée avaient bien pu obéir le baron de Chancel et le comte de Guérande ?

Et la tête perdue, de plus en plus accablée, la jeune fille venait de se laisser tomber sur un banc, tandis que son regard, qui exprimait le plus violent désespoir, semblait interroger le docteur.

Mais qu'est-ce que celui-ci aurait pu lui apprendre puisqu'il ne savait rien de plus que ce qu'il venait de lui dire ?

— Oui, tout cela est bien étrange et bien mystérieux ! reprit-il au bout d'un moment. Quand M. le baron est venu me reprendre Yvonne, c'était donc un enlèvement qu'il préméditait ?...

— Mais pourquoi ?... Voilà ce que je cherche aussi et ce qu'il m'est impossible de comprendre !...

— C'est peut-être à cause de moi ? dit vivement Adrienne, frappée d'une idée subite.

— A cause de vous ?

— Mon père m'avait défendu de revoir Yvonne.

— Défendu de revoir votre sœur !

— Oui, docteur. Il m'avait formellement déclaré que je devrais à l'avenir cesser les visites que je lui faisais....